

Joël Moyne

Le Non-dit de Joa



Le Non-dit de Joa



Joël Moyne

Le Non-dit de Joa

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3452-4

Dépôt légal : Mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Ce drame s'est déroulé en France à une époque précise désignée par un mot. Chaque mode propulse son mot : DAC illustra les années Existentialistes. Au téléphone, sur le trottoir, dans les magasins, à l'usine, partout on était DAC. « Tu apportes le petit dimanche ? – DAC. »

Pour expliquer la richesse d'un mot, il suffit de se référer à la grande boucherie de 1914. Quel grain moulaient les généraux impatients de monter en grade ? – Le POILU. Plus un général en tuait, plus il prenait des points. Jamais avant ce massacre aucun soldat n'avait été affublé de ce qualificatif pas plus qu'aucun ne le fut après. Le POILU c'est quatre années de sang et de poudre. Un mot énorme !

A l'époque donc de notre drame, lorsque l'on se rencontrait on avait un clin d'œil de connivence, et d'un seul élan, ensemble et sans se concerter, paupières frémissantes... on le prononçait. Il voulait tout dire, tout exprimer. Sensuel aux lèvres, intelligent, il valorisait. Les jeunes, les vieux, les laids, les beaux, les socialistes et ceux qui ne l'étaient pas l'utilisaient sans arrêt goulûment. On s'en pourléchait, et comme le vocabulaire se raréfiait, comme le bachelier ne quittait le lycée qu'avec une

trentaine de mots et une centaine de borborygmes, il fallait ce sésame pour ouvrir les portes.

La jeune fille qui était réglée à huit ans, c'était ?

Le grand' père qui mourait et laissait à ses petits enfants qui ne lui avaient jamais rendu visite un manoir dans le Périgord, c'était ? La Lutte des Classes, c'était ?

Le rapide qui s'enfuyait avec le sac de la vieille dame, c'était ? La tête solide de l'élève qui refusait d'apprendre à lire non parce qu'il était paresseux mais pour préserver son droit à la différence, c'était ?

SYMPA !

Au lieu d'acquiescer simplement en disant « oui » ou en opinant du chef, on le moulait avec volupté. ;

Qualificatif, il était aussi interjection et substantif. Comme il pouvait tout dire, il pouvait ponctuer, qualifier, définir, questionner, marteler, enluminer, épauler, élargir. Personne n'en connaissait l'étymologie : « sun pateo » – souffrir avec. L'essentiel était d'en éprouver l'exquis et de sentir sa cote remonter quand on l'avait prononcé.

Le drame se déroule dans les coulisses d'un théâtre gigantesque à Paris.

Derrière le décor une salle des machines où un camion peut naviguer aisément et où se déplaceront les officiants. On se croirait plus à la direction opérationnelle de la base de lancement de Cap Canaveral que dans les coulisses d'un théâtre. Pas de tentures défraîchies, de cordages, de portefaix en bois, de planchers craquants pleins d'échardes, de parfum

de sueur sèche mêlée à la résine, de bruissements de souris et de rats, de murmures feutrés d'araignées et de cancrelats... mais un espace blanc acide et glacial.

Claviers d'ordinateur, écrans de télévision, tableaux de commande : son, éclairage, effets spéciaux, exhalaison d'odeurs, de parfums, de remugles pestilentiels, montée et descente de la scène, distribution des applaudissements, des sifflets, des toux et raclements de gorge, soupirs de fauteuil, flatulences... tous les suintements du corps humain.

Des trottinettes électriques permettent aux personnes de se mouvoir sans effort et sans bruit. On ne verra pas d'insecte sournois tenter une approche dissimulée car après le spectacle une équipe de nettoyage s'emparera des lieux et les désinfectera, laissant derrière elle une odeur piquante d'ammoniaque mélangée à de l'essence de citron vert comme on sent dans les lavabos d'aéroport.

L'acousticien, l'éclairagiste, l'artiste des décors, le lanceur d'effets spéciaux, l'ingénieur des effluves, l'opérateur des images de synthèse, l'ordonnateur des applaudissements, casque à l'oreille, micro à la lèvre siègent devant leur écran tandis que le pompier et le policier, confortablement installés dans leur fauteuil télévisuel mobile, circulent et part et d'autre et même sur le plateau en cas d'urgence.

Comme dans toutes les coulisses on voit largement la scène de dos et de côté, de même qu'on devine le spectateur et qu'on respire son souffle. L'appareil à applaudir lance les salves directement parmi le public comme s'il en avait décidé lui-même, et l'ordinateur

de salle indique le nombre, le sexe, la moyenne d'âge et la catégorie sociale des clients.

Ce soir, au moment où débutera ce drame, la salle sera comble. Aux places d'honneur on trouvera le Président de la République, son Ministre de la Culture, ses quatre gardes du corps et son médecin. Autour : trois mille spectateurs dont mille huit cent femmes et douze cents hommes d'une moyenne d'âge de quarante ans et d'un milieu social aisé.

La pièce qui se joue est l'œuvre du metteur en scène, coqueluche du tout-Paris, grand maître du théâtre de l'époque SYMPA, ami et protégé du Chef de l'Etat.

CHAPITRE 1

Les ouvreuses ont achevé leur ballet et le fantastique paquebot pourfend les eaux calmes du port. Chacun déplie ses jambes, se hausse légèrement sur ses ischions pour englober la scène. Certains ajustent leurs jumelles. Les pieds lentement cessent de racler et les respirations encore hachées prennent leur rythme de croisière. Par déférence au Chef de l'Etat les chuchotements deviennent imperceptibles et le silence s'alourdit tandis que l'éclairage s'estompe pour abandonner ce brillant parterre dans la pénombre.

Le metteur en scène perçoit sans joie l'admiration confite du public pour son illustre visiteur. Il n'apprécie pas la raideur compassée du respect, aussi avise-t-il le coordonnateur :

– Que penserais-tu de quelques sifflets au cinquième balcon, d'une toux intempestive dans une loge, d'un moucher volumineux à l'orchestre ?... De l'humain ? Et à l'ingénieur des effluves :

De l'ail, de la frite, quelques flatulences... De l'haleine quoi ? Ces techniciens fonctionnent ensemble depuis le début de l'époque SYMPA et se comprennent à demi mot. On est bien là dans la salle

des machines du paquebot. Chacun connaît son rôle et tout bientôt ronronnera.

Ces sons qui sortent des travées sont si précis, si localisés qu'on regarde son voisin pour savoir combien de litres il arrivera à extirper de ses sinus... et pourtant il ne range pas son mouchoir après une récolte aussi abondante, mais personne ne viendrait à en suspecter le trucage.

Les trois coups sont frappés et le rideau se lève sur une scène obscure. Bruitage de tentures, de cordages et d'enrouleurs. Un minuscule faisceau bleu enveloppe un homme seul au milieu et le drape en fuseaux tressés cependant qu'une aurore lente rougit sur fond de ruines. Gros plan de Varsovie après le passage des Soviets. Une fumée s'élève sur les carcasses d'immeubles et sur les monceaux de briques. Sur la photographie un chien non mort semble perplexe. Il songe. Avec ce décor on se sent grave. La pièce ne sera pas frivole, ce ne sera pas du Boulevard.

Au sol des myriades d'étoiles tourbillonnent autour de l'homme et lui font un halo comme l'auréole des saints. N'est-ce pas là une illumination de sa perfection, de son tracé parfait, de son amour désordonné pour l'art dramatique ? Car on touche ici à l'univers des Dieux, et si le Président de la République est présent c'est parce qu'il le sait. Comme les trois mille spectateurs il souscrit à la messe et vient y participer.

« Monsieur le PRESIDENT, mesdames, messieurs, chers amis, s'adresse au public le metteur en scène. Petit de taille, une quarantaine à peine sonnée, pantalons très larges façon sac de pommes de terre tire-bouchonnant sur des baskets peu neufs,

vareuse de drap écrue comme en portent les chinois et casquette Gavroche ample et molle affaissée sur l'oreille. Les mains enfoncées dans les poches il se recroqueville pour que sa prodigieuse humilité s'efface un peu plus. Microscopique dans ses vêtements énormes et sa modestie phénoménale c'est tout de même lui le pacha du monstrueux paquebot ! Navré d'en être le capitaine et timide de le diriger à travers l'Océan comme s'il devait, autre Titanic, s'éventrer dans la nuit sur un iceberg.

Vous allez ce soir nous rejoindre à une surprise-partie de LIBERTE. La pièce que vous allez voir permettra à chacun d'entre vous de construire son propre scénario et de libérer ses propres phantasmes. Cette pièce sera une bouffée d'oxygène dans votre vie stressante de tous les jours. Vous construirez avec nous votre MOI et sentirez au tréfonds de vous palpiter des cellules que jusqu'à ce soir vous croyiez mortes. Je citerai notre décorateur Cédric Pape qui violenta notre savoir par les audaces de son infatigable génie. S'il fixa les limites de son talent à Varsovie c'est pour nous ramener à notre DEVOIR DE MEMOIRE devant le ghetto quand Franck allait tirer les Rats la nuit. »

Déboule à cet instant dans un halo jaune en pointillés une femme-objet en slip et soutien-gorge tandis que subrepticement disparaît dans une trappe qui s'enfonce l'auteur metteur en scène.

« La pièce à laquelle vous allez participer, déclame-t-elle, a été écrite et mise en scène par Joachim Frantonton notre camarade et maître. »

L'acousticien déclanche un tonnerre d'applaudissements tandis qu'à son tour disparaît la femme-objet.

C'est parti. Et pourtant Joachim, dit Joa, comme tout bon capitaine de paquebot, sent une menace diffuse, quelque chose à l'odeur de drame... la prémonition du naufrage du Titanic. Ils étaient beaux, ils étaient riches, ils étaient à la pointe de la mode, à la pointe du succès, ils embarquaient sur le plus luxueux, le plus grand, le plus neuf paquebot du monde pour son voyage inaugural et ils devaient mourir dans les eaux glaciales de l'Antarctique par une nuit d'horreur. Il est beau, ils sont riches, le grand timonier est là... et pourtant...

Joa a comme un mauvais goût dans l'arrière-gorge. Il sait que tout fonctionne, que les séances d'essai ont prouvé la fiabilité du navire, que ses hommes sont à leur place prêts à la manœuvre. Il a confiance en lui. L'infrastructure est solide. La pensée est solide. Le maniement des hommes et des machines est au point. La presse est acquise, la critique aussi. Tout est pour le mieux... sauf Rotgers.

Il aime les repris de justice. Il apprécie leur univers plus vaste. Il sait comme ils pensent. Il sait comme ils réagissent. Il est à l'aise dans leur commerce, mais pourquoi le directeur de Fleury Mérogis lui a mis ce soir dans les coulisses ces assassins ? Bien sûr leur qualité d'assassins ne leur permet pas de prendre place dans la salle parmi les spectateurs. Mais il y a des voleurs, des escrocs, des pervers sexuels plein la prison, alors pourquoi lui confier ceux de l'échelon supérieur, les pires, dans le fond les seuls mauvais ? Certes il est audacieux, courageux, imaginatif, large d'idées, tolérant... mais Rotgers ? Un dictateur immonde. Un fasciste, un raciste, un nazi qui a sur les mains le sang d'un million de ses sujets ? Pourquoi

celui-là ? Ça sent la punition, la vengeance. Le Président sait-il que là à quelques mètres de sa loge circule librement la pire espèce humaine, la plus sauvage, la plus dangereuse, la plus imprévisible ?

Effectivement ils sont là dans le coulisses le Rotgers et sa suite : un capitaine aveugle, un capitaine unijambiste, un lieutenant cul-de-jatte et leur domestique le Nain-

ballon. Ce dernier qui a écopé d'un an de prison ferme pour vol à l'arraché, menaces de mort, trafic d'héroïne, exhibitionnisme, envoi de lettres anonymes, escroquerie, faux témoignage et pédophilie est de loin le plus sympathique, le moins dangereux à côté des tueurs.

Les quatre criminels de guerre sont en instance de jugement à la Haute Cour de La Haye. Incarcérés au quartier de haute sécurité de Fleury Mérogis en attente de leur procès ils jouissent en fin de semaine de permissions de trente six heures et visitent les musées, assistent à des concerts et à des pièces de théâtre, participent à des rallies touristiques, à des colloques et à des dégustations de vin.

Joa, comme absent, un rictus d'écœurement sur les lèvres, tapote machinalement son clavier en surveillant ses écrans.

Sur le plancher de la scène des clignotants indiquent aux acteurs la position qu'ils doivent occuper soit qu'ils s'avancent de profil avec un éclairage serré sur le contour du nez, soit qu'ils doivent aborder le public de face et être éclaboussés de plein fouet. Joa reçoit avec compréhension et gentillesse les suggestions des acteurs mais reste de

marbre sur les positions qu'il veut incontournables. C'est que dans l'exploit technique des lumières et du son il faut aussi la haute précision du mouvement. On retrouve-là une conception de la robotique que les vieux, qui ne comprennent pas la marche inexorable du progrès, reprochent. « L'acteur, disent-ils, n'a plus de jeu. Si Michel Simon avait été obligé de mettre son pied dans une case et de se présenter de trois quart pour les lumières il n'aurait jamais arraché une larme au public, et en surveillant la position de ses pieds sur les plans obligatoires il aurait atterri dans l'orchestre ! » Evidemment avec l'électronique on perd en flexibilité et on gagne en professionnalisme. Joa a quitté depuis vingt ans le stade de l'amateurisme, désormais il est un technicien et, comme en architecture, le calcul n'offre aucune place à la fantaisie. Et tandis que chacun peine sur son plan de travail on entend avec précision ce qui se déclame sur la scène : « Mon professeur avait une chaire d'Esthétique en Sorbonne. Il m'enseignait la Mécanique Ondulatoire. Le soir ma mère venait vérifier si j'avais bien révisé mes cours. Elle promenait un regard circonspect sur mes copies et comptait mes ratures pour y déceler l'intensité de mes efforts. Puis elle venait m'embrasser dans mon lit. ».

Joa demande à l'éclairagiste une obscurité bleue où navigue une pleine lune parfois traversée par un nuage. C'est le verset sur notre satellite et sa chaleur verdâtre, le moment où l'on pénètre dans le non-dit, l'instant où le feu de la chair se réveille. La mère au bord du lit, égarée par les effets erotiques et dangereux de la pleine lune, lui caresse la poitrine et descend progressivement lui palper le ventre. On entend la voix de l'actrice : « La chaleur de la lune ou

bien la chaleur des mains de votre mère ? », puis la voix de l'acteur : « C'était comme le cri strident du martin-pêcheur. ».

Les assassins, francophones, habillés par le Secours Populaire, portent une vareuse rouge à l'effigie de Coca Cola et des pantalons jaunes d'égoutiers en caoutchouc.

Personne ne leur parle ni même ne porte attention à eux. Assis par terre disposés comme un chapelet de puces, ils ne s'intéressent pas à la pièce et attendent silencieux et indifférents.

Il semble que l'acteur s'échauffe au contact de la chaleur lunaire et du chant du martin-pêcheur. Il parle le souffle court, la voix étranglée et fluette et pulvérise les records de position comme s'il dansait les claquettes avec Gene Kelly. Quant au récitant, juché en haut d'un mât dont il ne peut descendre, il parle haut et fort des jeunes filles au noviciat : « elles cousaient dans l'ouvrage et chuchotaient entre elles avec parfois des rires limpides mais étouffés. Une lumière douce tombait des fenêtres, et les martinets zébraient le ciel en sifflant. Soudain la dame rangeait ses aiguilles et donnait le signal de départ. Elles s'engouffraient dans l'escalier en riant, en sautant et en chantant. Dehors le soleil s'infiltrait dans leurs cheveux blonds et leur volait des étincelles pendant qu'un lourd charroi dévalait la rue dans le crissement des freins. ».

Les assassins ne s'étonnent de rien quand l'actrice s'écrie : « Elle lui tire le gland, » tandis que la salle frémit. L'acousticien ajoute des halètements. Voilà que le non-dit se transforme en expliqué ! Va-t-on déboucher sur l'inceste ? Joa serait incapable de

répondre car s'il écrit la pièce il n'en dresse que le canevas et les tableaux, le texte restant libre et à la discrétion de l'acteur.

– C'est du cochon qui est pas marrant s'exclame subitement le Nain-ballon, Le porno c'est dégueulasse et jouissif. Moi j'aime. Mais ça c'est du faux porno comme les crieurs de boîtes de nuit ; ils invitent à venir voir du beau mais eux ne montrent rien. Les spectateurs comprennent et apprécient, c'est des intelligents, des huppés. Moi j'comprends rien... Et toi Rotgers ?

Rotgers lui fait signe de se taire et retourne à sa prostration. Le cul-de-jatte s'agite un peu sur sa planche à roulettes découvrant un pauvre beau visage infiniment triste. L'aveugle a un sourire mal défini et l'unijambiste une expression narquoise.

On entend subitement le cliquetis des chenilles écrasant les pavés de Varsovie et la voix de l'acteur très fort pour couvrir le bruit : « Non ma mère n'était pas une putain. ».

– Rien n'est plus glacial que la lune, lâche impavide le cul-de-jatte. Quand Aldrin sautait dessus il se hâtait de retourner dans sa capsule. Inaccueillante, stérile, sans parfum. Un astre muet.

Joa tape sur la touche « pied droit ». Le panneau d'affichage annonce : « pied droit dans carré bleu ». L'acteur met le pied gauche dans le carré bleu, alors sombrant dans une colère glacée, Joa tape à répétition « pied gauche ».

– On leur donne la liberté, fait-il aux techniciens. Ils disent ce qu'ils veulent quand ils veulent... où je veux. Nos règles sont définies au départ, alors pourquoi ne les respectent-ils pas ? Il n'y a que le jeu

de touches qui leur est imposé. Comment l'ascenseur sait-il à quel étage vous descendez si vous n'appuyez pas sur le bouton ? Monsieur, lui, persiste à mettre son pied droit dans le carré bleu. Il ne peut pas contourner la technologie, elle est incontournable. Qu'il passe au rouge avec sa merde de bagnole et il verra. Notre spectateur connaît la technologie, il attend ce pied droit dans le carré bleu.

C'est toute l'astuce de la partition. Mettre son pied gauche dans le carré bleu, c'est donner du spinnaker quand le vent vous dresse. Une manœuvre suicidaire ! Il tape furieusement sur « pied droit ».

On entend l'actrice : « si votre mère n'était pas une putain, pourquoi vous tripotait-elle la bite sous les draps ? », puis l'acteur lui répondre : « je ne vous ai jamais dit qu'elle me tripotait la bite sous les draps. Vous vous ingéniez à tronquer mes paroles pour leur faire dire le contraire de ce que je dis. Vous pratiquez une désinformation systématique. Votre comportement est nauséabond. J'ai dit, et je le répète, que le martin-pêcheur sifflait à lune pleine et que cela prédisposait à l'érotisme. Quelle odieuse traduction vous en faites ! D'ailleurs je vous soupçonne d'être tordue dans vos pensées. ».

Joa n'apprécie pas ce texte péremptoire et demande à l'ingénieur des effluves un épais brouillard rougeâtre, cependant qu'il jette sur la scène une botte de poireaux. Applaudissements du public et non du synthétiseur. Il est satisfait de l'effet qui se conjugue bien avec la situation et qui lui permet de se sortir honorablement d'une position scabreuse.

L'attention après ce succès se porte sur le Nain-Ballon qui raconte son histoire au pompier : « Moi

c'était à celui qui me lancerait le plus loin. Un costaud sortait de la foule, me soulevait de terre et me catapultait à cent mètres. Les domestiques suivaient ma trajectoire avec une toile tendue et je tombais dedans quand j'arrivais à bout de course. Tout le monde se marrait. Les tireurs se shootaient aux amphétamines, c'était féérique ! Assimilé à une vedette, j'étais adulé par les machinos, les spectateurs, les catapulteurs, les juges et les entraîneuses. Quand elles se maquillaient pour le spectacle j'allais les mater dans leur loge. Comme j'étais le clou de la représentation, comme je faisais le plus gros cachet, elles ne se cachaient pas. Des canons ! Et de d'sous.... j'te dis pas ! Et moi le nain... un monsieur ! Haut de forme, queue de pie, nœud pape, cigare, escarpins blancs, tout sur mesure et du beau drap ! Inutile de voler à la tire, d'extraire les portefeuilles au rasoir, de s'assouplir les doigts à longueur de temps, de s'infiltrer dans les soupiraux, de ramper dans les gaines d'aération, de faire les vieilles à la sortie des bureaux de poste... Un casier nickel. C'était trop beau le confort de l'honnêteté ! J'étais aussi connu que le Bourreau de Béthune. On allait au Nain-Ballon !... Mais ils veillaient les culs-bénits des Droits de l'Homme : que c'était pas conforme à la bienséance, que ça développait la brutalité, que ça encourageait les curiosités morbides, que ça heurtait la sensibilité des enfants, qu'on n'avait pas le droit de faire du fric avec la difformité des autres, que les assurances ne payeraient pas une chute, qu'enfin c'était une image disgracieuse da la France dans une Europe toute neuve. J'étais un seigneur, ils ont fait de moi un repris de justice. Je suis le seul nain de ce con de pays en prison. ».

Joa fait taire le Nain-Ballon pour se concentrer. L'instant devient crucial et il faut l'emporter. Enfin au passage de Caribde il ne faut pas s'échouer en Scilla. En effet, c'est le moment où l'acteur se déshabille. Le public n'ignore pas que dans le théâtre de l'époque SYMPA on en vient à des libertés qui dérangent encore les retardataires qui se trouvent là dans le parterre prêts à faire entendre leur désapprobation. Il faut donc présenter la chose avec doigté. Rien ne serait plus fâcheux que la non-compréhension qui déboucherait sur l'exhibitionnisme. Pour le reste les machines ronronnent, l'action a chassé les funestes reproches, Joa est prêt à affronter la phase épineuse. En effet à part les appréciations non sollicitées du cul-de-jatte, dont chacun a remarqué la beauté et la jeunesse, les assassins se tiennent cois. Ce n'est pas conforme de trouver un criminel sans jambes, ça décourage la justifiée vengeance. Imaginer au Procès de Nuremberg un Seis Inquart qui se présente à ses juges sur une planche à roulettes ? Non ! un assassin doit avoir une tête d'assassin.

Joa manie confortablement sa troupe, tient solidement son auditoire, juggle les instincts meurtriers de ses tueurs et peut aborder les fonds dangereux du détroit. Le paquebot brille de tous ses hublots éclairés sur une mer obscure. Il est troublant de sentir que cet immense édifice tient entier dans ses seules mains. Troublant et enthousiasmant, il a envie de sauter à pieds joints en poussant des petits cris.

Il tape « les deux pieds en orange », ce qui place l'acteur face au public. Risqué mais nécessaire. L'acteur arrache sa cravate pendant que l'acousticien donne le tambour dans un silence plombé comme au cirque. Il arrache sa veste, le tambour accélère. Il

arrache sa ceinture, délace ses chaussures et les lance. Le tambour ralentit lorsqu'un rire tonitruant traverse l'atmosphère frappant Joa de plein fouet. Affolé il cherche le coupable. C'est un assassin. Un assassin a-t-il le droit de rire ? Un deuxième assassin pouffe et s'empare de la chemise que l'acteur a jetée. Rotgers sort de sa réserve et éclate de rire à son tour. Voilà nos quatre tueurs secoués d'une hilarité contagieuse tandis que l'acteur impassible quitte son slip et que les spectateurs d'orchestre commencent à entendre l'énorme rigolade et embrayent à leur tour. C'est l'iceberg ! Le navire vient de s'éventrer sur la glace. Joa voit l'horreur se propager dans la salle devant un acteur déconfit qui étale ses tristes attributs. Alors pour sauver la situation l'acousticien donne des salves d'Orgues de Staline sur fond de ruines que l'éclairagiste enflamme. L'ingénieur des effluves, brutalisé dans son honneur par le rire odieux d'une équipe de voyous, fait souffler un nuage d'encens pour sacraliser cet homme nu au milieu de la scène. Confrontation de l'immonde face à la propreté ingénue. La candeur naïve d'un acteur déshabillé en but à la méchanceté tonitruante du salaud ! Et pour en terminer le synthétiseur lance un applaudissement vertigineux qui permet au pauvre homme de s'éclipser subrepticement. C'est l'aveugle qui a le dernier mot quand il déclare qu'un cul d'homme c'est si triste que ça ne mérite pas d'être vu.

Tout semblerait rentrer dans l'ordre quand la confusion s'allume encore du côté des assassins. Les voilà malheureusement réveillés. Le danger gronde. Joa pianote « pied droit en jaune. Bras tendus en avant au dessus de la tête. Visage offert. Allégeance. ». Les sirènes vrombissent comme pour un bombardement.

Agglutinés dans un coin des coulisses ils tapent sur le Nain-Ballon. L'indiscipline que Joa a hautement prônée comme elle lui pèse à présent ! Le cul-de-jatte attrape une tige de rideaux et cogne sur l'aveugle.

– Arrête, crie-t-il ! Tu sais très bien que je ne vois pas.

– Raison de plus pour te lever du milieu, répond le cul-de-jatte.

– Si elle s'avance, insiste l'aveugle, j'ai tout de même le droit de la toucher ?

Joa voudrait intervenir, non pas pour séparer les antagonistes, c'est justice de les voir s'entre-tuer, mais pour étouffer le scandale avant qu'il ne déborde dans la salle. Il devrait quitter les écrans et il ne peut pas, ils sont sa deuxième nature comme celui qui regarde la météo avant de sortir pour savoir s'il pleut.

– Pour une fois qu'il y a de spectacle, lui dit l'unijambiste, on n'a pas le droit d'y assister ?

– Voilà, annonce le Nain-Ballon, elle est là tout prés.

Affolé de voir l'agitation des tueurs s'achever en massacre, on ne sait jamais avec ces gens ? Joa est obligé de s'arracher à sa machine à voir, à calculer, à comprendre, à imaginer et à donner des ordres. Sans ses claviers, ses écrans, ses touches et sa souris il se sent déshabillé, seul au milieu de la tempête, formidablement vulnérable. Abordant les assassins avec peur il essaye de saisir la raison de leur émoi... et il comprend immédiatement. Son honnêteté l'oblige à constater qu'il est le responsable : il a par erreur disposé l'actrice au sol en rouge et bleu ce qui la place de dos aux spectateurs et de face aux coulisses. Eclatée elle se circonvolutionne dans les

affres du non-dit. Troussée jusqu'au milieu du ventre elle dévoile aux tueurs son anatomie et notamment des dessous très affriolants. Quelle erreur il a commise ! Il aurait dû taper vert et gris au lieu de rouge et bleu et c'est le spectateur qui aurait eu la primeur à la place de ces singes. Un capitaine de vaisseau doit diriger la route et les agissements de l'équipage, un œil dehors, un œil dedans. Puisque le directeur de Fleury-Mérogis a placé dans le navire une équipe de malfaiteurs, il se devait de réussir son spectacle dans la salle et la surveillance de ses ouailles dans les coulisses.

Il envoie des signes désespérés à l'actrice pour qu'elle renverse la situation et se tourne vers la salle, mais Rotgers comprend sa manœuvre et le raccompagne de force à ses écrans.

Devant ses claviers il retrouve sérénité et décision, et pendant que les voyous décrivent à l'aveugle le tableau inouï qu'ils ont sous les yeux, il plonge la scène dans un nuage opaque et fait passer une musique de chaises qu'on tire sur un plancher disjoint. Il fait dérouler des volutes de glue qui serpentent entre les poireaux. L'effet marche puisqu'il déclanche les applaudissements sans avoir recours au synthétiseur. Décidément ce soir il fait front à des situations explosives qu'il arrive par son sang-froid et son professionnalisme à juguler. Cet apaisement momentané n'endort pas sa vigilance et il commande à l'acteur d'aller se trémousser par terre à côté de l'actrice. Ça rampe, ça se contorsionne, ça se déshabille, ça s'invective... du bon théâtre !

Il tape dans le blanc pour remettre l'actrice debout. Ce n'était pas programmé, elle refuse. Elle n'est pas femme à céder à l'injonction qui coupe gestes et

improvisations. Qui accepte encore l'autorité d'en haut ? Aussi reste-t-elle obstinément couchée, éclatée à la plus grande satisfaction des tueurs. Même on se demande si elle n'est pas sensible à leurs regards de braise.

La salle vibre au jeu. On sent qu'elle aime le couché et l'indécence qu'elle perçoit à l'envers. Voilà qu'on travaille avec subtilité l'imagination bienveillante et réceptrice du public. Joa n'en reste pas moins assis sur un volcan : il y a là les facteurs réunis du naufrage et son instinct, qu'il a modeste, devrait l'arracher de ses ordinateurs pour rapatrier les intrus dans leur fourgon de police.

Et pendant qu'ils se pourlèchent d'un horizon qu'ils n'ont pas à Fleury-Mérogis, l'actrice déclame : « conducteurs de chemin de fer, douanier, croupier, greffier, flic, ordonnateur de pompes funèbres, maître d'hôtel, évêque... homme en uniforme, mue ! Le serpent, las de son corset, s'extirpe de sa peau et s'en va en chair zigzaguer tout neuf dans la rue. Venez quitter vos peaux hommes importants, faites comme les homards, muez ! ». L'acteur est couché à côté d'elle ; s'il ne se contorsionne pas, il la suit dans ses soubresauts et la contemple avec admiration tant son jeu est transcendant.

Les nouvelles normes imposent des acrobaties que ni John Wayne, ni Depardieu, et à plus forte raison Michel Simon n'auraient été capables de réaliser. D'abord auraient-ils accepté d'apparaître tout nus ? Imaginer Michel Simon en costume d'Adam seul au milieu de la scène dans un rai de lumière ?...

Quand l'acteur couché se trémousse comme un lombric coupé, il occupe la troisième dimension. Sa position accusatrice est motrice. Son regard fulgurant,

planté dans votre œil fade, est méchant... il darde avec un zest de moquerie, il tue ! Jadis on jouait debout ou assis, et les dramaturges et les metteurs en scène du renouveau ont constaté que les immondices se récoltaient par terre et que le regard bêtement humain ne fusillait pas. Il fallait fuir les attitudes moites, les textes architectures, le cartésianisme redondant et faire dans le crachat, la convulsion, le hurlement et la merde de chien écrasée. Vingt siècles de rigueur appliquée, de respectueux labeur, de musique harmonieuse pour déboucher sur... Auschwitz ! Alors ils se sont couchés, trempant leur veste dans la sanie, et l'œil vissé ils ont crié « NON ! ». Quant à cette salle où communient trois mille spectateurs elle applaudit spontanément sans l'aide du synthétiseur, c'est sa manière de hurler « NON ! ». Quand Joa donne la voix pointue de Goebbels, quand il fait craquer sur les pavés les chenilles de la Panzer Divisionen, quand il fait beugler Hitler à Nuremberg et chanter le Pas de l'Oie à cent vingt décibels, il apporte son soutien utile au Devoir de Mémoire.

Le jeu couché à déclamation écumante nécessite une grosse capacité pulmonaire et un bel organe, car c'est gisant qu'on invective, qu'on perfore du regard et qu'on aboie les sentences définitives. Généralement lorsqu'un être s'étend il abandonne sa vindicte et déroule ses muscles. Là, au contraire, en pleine contracture il crache sa haine, la fulgurance de son mépris et la morsure de son sarcasme. Le spectateur doit en prendre plein les dents. L'actrice, troussée la cuisse généreuse, développe un bel enthousiasme quand elle descend en flamme les uniformes et ceux qui les portent. Son jeu puissant fera pencher la balance et les neutres quitteront leur

indifférence pour lutter à ses côtés. Si Rude était contemporain et qu'on lui commande une Marseillaise, au lieu de la sculpter debout le bras tendu vers l'avenir drapeau claquant au vent, il la sculpterait couchée la bouche distendue de haine sur un lit de cancrelats et de seringues.

Joa, comme l'acteur, subjugué par la performance de la jeune femme, gomme provisoirement son insubordination et la contemple béatement sans même se rendre compte du feu qu'elle allume chez les tueurs. Quelques mauvais esprits épilogueraient sur la provocation consciente ou sur la provocation innocente, mais tous s'entendraient sur le fait qu'il y a en l'occasion provocation voulue. Elle sent très bien l'effet qu'elle déclanche sur ces prisonniers mutilés qui ne voient jamais une femme dans leur quartier de haute sécurité. En plus de son jeu transcendant, il y a un jeu coupable que d'aucuns qualifieraient de dangereux. Un observateur attentif pousserait un sauve-qui-peut d'autant que le pompier et le policier en oublient leur mission et restent médusés comme les assassins.

On appelle Joa au téléphone, son épouse a un problème, le petit tousse.

- Une toux sèche ou une toux grave, demande-t-il ?
- Grasse.
- Avec des glaires ?
- Non une petite toux crasse et sans glaires.
- A l'école es-tu certaine qu'il fait 23 degrés ?
- Oui j'ai fait vérifier par le factotum.
- Il a son bonnet et son capuchon par-dessus aux récréations ?

– Oui mais il faut que tu viennes, il te réclame le pauvre chéri.

– Si tu savais dans quelle galère je suis, tu comprendrais pourquoi je ne peux pas me déplacer.

Amoureux fou de sa femme, il ne peut enfreindre ses ordres sans qu'elle le menace de le quitter. Elle ne l'aime pas et le petit a dix ans, mais il n'est pas de lui, c'est un congolais de passage qui l'a conçu quand elle était encore non-mariée. Elle dirige un cabinet d'assurances et pratique avec lui le chantage au départ, et si après ses menaces elle reste encore avec lui c'est parce qu'il connaît et fréquente le Président de la République.

– Le Président assiste-t-il à ta pièce, demande-t-elle ?

– Oui et c'est parce qu'il est là que j'ai si peur de voir le bateau couler. Il a probablement pris froid ou bien un virus qui circulait ?

– Alors tu ne viens pas ?

– Non, mais il faut trouver une solution, conduis-le aux urgences.

La prémonition de vivre un deuxième Titanic se confirme avec l'arrivée de ce nouveau problème.

– Tu appelles le Samu qui l'amènera à l'hôpital où ils le mettront en Observation. Il y passera la nuit.

– Tu ordonnes à distance détaché des contingences et moi... je me débrouille toute seule !

– Donne une bonne soule au médecin du Samu et demande-lui de te communiquer le nom de l'infirmière qui le réceptionnera dès son arrivée aux urgences.

– Envoie-moi l'ingénieur des effluves, il se débrouillera mieux que moi.

– Ah ! non, il est indispensable... surtout ce soir ! Je ne peux pas me priver de lui. Je t'ai dit que le bateau faisait l'eau de toutes parts, j'ai besoin de mon équipe entière. Qu'un seul fasse défaut et le navire sombre.

Il voudrait qu'elle lui demande la raison de ce risque mais elle raccroche avec un « merci » aigre lourd de menaces.

« Tu es dans de beaux draps, se fait-il avec commisération ! ». Ce petit c'est un problème : métis d'un père qu'il n'a jamais vu et que personne ne connaît, il poursuit une scolarité nulle entre les mains d'une répétitrice et de la femme de ménage. Le soir il retrouve une mère qui vole au devant de ses désirs. Il a tout : chambre isolée pour le froid, chaîne, ordinateur, voiture électrique, moto Yamaha à moteur, casque, consoles, vtt... et rien ne lui plait. Quand il a tout tripoté il s'empare d'une tige à tirer les rideaux et tape tout partout à gestes saccadés. Il tousse, mouche, tombe, s'égratigne, pleure, pousse des borborygmes seules expressions de son QI. Au moment du départ en vacances, quand la voiture est chargée, subrepticement il se tape un quarante de fièvre. Il ne mange pas, ne boit que du coca cola, n'apprend rien, ne s'intéresse à rien, se plaint tout le temps et provoque des scènes entre sa mère et son beau père. Alors pour plaire, ou mieux pour ne pas déplaire, Joa lui passe tous ses caprices, lui achète les plus beaux vêtements, les plus beaux jouets et les derniers tubes, ce qui ne lui vaut ni gratitude, ni compensation. Le petit reste invariablement inexpressif et mécontent. Il est donc contraint de l'admirer, le féliciter, le remercier, l'aimer et le couvrir d'argent.

Pied en bleu, main en jaune, tête sifflante comme un naja, œil pourfendeur, méchanceté sortie, l'actrice accuse le spectateur. Elle attrape un poireau et l'envoie sur eux. Pied en vert, main en blanc, l'acteur toujours couché renchérit. Le public a tort, c'est évident ! Homme au béret baguette sous le bras, Gauloise au bec, sale français qui remplit la France de sa moche présence ! Jadis quand une américaine débarquait à Orly, elle déclarait qu'à l'aéroport ça puait le français. Cons de français !

Joa recommence à apprécier : le coucher, l'œil, le nu, l'invective, la schizophrénie, l'indécence, la fureur... voilà du bon théâtre ! Reste un volet primordial, la paranoïa. Dès que le propos touchera les limites du non-dit et s'épanouira dans le non-figuratif définitif, ce sera le moment de tirer le rideau. Pur révolutionnaire, disciple de la prise de Saint Petersbourg en 1917, adepte du Bau Haus, ami de Ionesco et de Picasso, Joa reste un ultra conventionnel du théâtre de l'abscons.

Voilà le deuxième volet du triptyque, le crachat couché, moment pathétique où en superposition sur les ruines de Varsovie Joa fait passer les juifs en pyjamas rayés tandis que l'acousticien donne Lili Marlène à travers les shrapnels. Eclairage noir à fusées traçantes, les acteurs déclament dans les éclatements. Nuit monstrueuse où Rigodon s'enlise dans les crottins pendant que les assassins déclenchent leur offensive qu'en stratèges confirmés ils ont préparée.

Rotgers fonce sur la scène, attrape l'actrice par le pied et la traîne dans les coulisses. Ses hurlements s'ajoutent à la mise en scène et font partie intégrante du spectacle comme son sein qu'il a extirpé du soutien gorge.

Le cul-de-jatte lui écarte les jambes, et Rotgers la viole. Bien que cela se passe dans les coulisses la salle semble s'émouvoir, on entend comme un brouhaha admiratif.

Joa sur ses écrans ne voit rien et les cris, qui lui paraissent exagérés, sont dans le texte, mais quand l'unijambiste amène l'aveugle à l'actrice et que Rotgers se relève les pantalons sur les genoux, il comprend. Immédiatement. Hitler remplace les juifs, la Wehrmacht défile au pas de l'oie sur les Champs Elysées et les mortiers tonnent. Il avise le policier et le pompier qui ne bougent pas, ébaubis.

– Ils sont entrain de la violer, hurle-t-il.

– On croyait que c'était dans le texte, répond calmement le policier.

– La salle applaudit, elle est satisfaite, ajoute le pompier.

– Foncez.

– On n'a pas d'ordre, font-ils d'une même voix.

– Non assistance à personne en danger, crie-t-il en s'extirpant de ses écrans ! Les techniciens ne bougent pas de leurs appareils bien qu'ils sachent qu'il s'agit d'un crime. Ils se contentent de suivre la chose attentivement comme l'acteur qui s'est remis debout et qui attend les bras ballants sans savoir ce qu'il doit faire, et si l'émoi traverse les coulisses l'intérêt semble grandir chez les spectateurs qui ne voient pas mais se doutent. « Avec ça le petit qui tousse, songe Joa défait, sans imagination. »

L'actrice a progressivement glissé vers le milieu de la scène et les va-et-vient de copulation, éclairés par les petites lampes de secours, n'échappent plus à la salle qui commence à trouver la pièce sublime.

L'unijambiste passe après l'aveugle.

Quand le cul-de-jatte saute de sa planche et s'agite à son tour le public vibrant l'ovationne. Pour du spectacle c'est du spectacle ! Cette soirée est « historique », Joachim Frantonton un Grand Homme. Certes ils ont vu des pièces d'avant-garde, des images pornographiques, des nus dégoûtants, des positions impudiques, ils ont entendu des textes hystériques et des musiques assonantes, atonales, discordantes, mais jamais auteur n'avança aussi loin, comme si le prestidigitateur coupait en vrai sa femme dans la caisse. Phénoménal !

– Et moi j'y ai droit, demande le Nain-Ballon à Rotgers ?

– Toi... fait Rotgers songeur, toi ?... Tu pourras y aller s'il en reste. Le policier au téléphone tente en vain d'obtenir son patron pendant que le Nain-Ballon court sur la scène. On l'entend pousser des grognements de lion encouragé par un public de plus en plus galvanisé. Il est vrai que depuis les Jeux du Cirque à Rome, la Guillotine à la Révolution, les exécutions sans jugement à la Libération et les accidents de la route bien saignants, il n'a plus rien à se mettre sous la dent. Alors faire copuler devant lui un aveugle, un unijambiste, un cul-de-jatte est un nain...

Ils ne sont plus qu'une masse debout trépigant. Ça hurle, ça siffle, ça applaudit, ça tape du pied et ça scande « FRANTONTON », si fait que personne n'entend le « ran » de jouissance du Nain-Ballon.

Alors, grisé, se souvenant qu'il y a peu il était une vedette, il réajuste son pantalon et fait un tour de scène triomphant en courant, bras en V.

La salle exulte et appelle Frantonton qui, en proie à ses funestes présages, entend. S'il n'a pas d'instinct il a suffisamment de bon sens pour savoir qu'au retour de l'actrice le bateau déjà bien crevé risquerait de couler. Il redoute tant le conflit social qu'il l'attend comme le scalpel du chirurgien. Pourtant c'est lui qu'on voit en tête de cortège à chaque défilé revendicatif, lui qui signe les pétitions de l'intelligentsia, lui qui hurle les slogans démolisseurs, lui toujours à la pointe des combats idéologiques, le même qui ne peut pas admettre la revendication contre lui.

Un jour il surprit sa femme de ménage, une marocaine, entrain de se doucher dans la salle de bains du petit. Il s'en offusqua et expliqua à la malheureuse qu'elle devait se doucher ailleurs. « Imaginez, lui avait-il dit, que madame l'apprenne ? ». Elle s'en vexa au point de le traîner devant les tribunaux pour racisme, propos humiliants et non respect des conventions sociales. Il perdit, dut lui verser une confortable indemnité, la garder à son service et la laisser se doucher chez le petit, moyennant quoi son épouse ne rentrait plus de son cabinet le soir sans rapporter un litre d'alcool pour désinfecter les lieux. Il prit cet incident avec tant d'émoi qu'il en fit une dépression nerveuse. Alors dans l'immédiat il s'attend à l'ouragan d'autant que l'actrice, très politisée, est déléguée syndicale...

Les rappels deviennent si impératifs qu'il est obligé d'y aller. On ne peut pas résister au triomphe. Et là il fait son numéro d'humilité avec un tel brio que souvent il lui fut conseillé d'être acteur en plus de ses positions d'auteur metteur en scène. Déjà petit il apparaît microscopique, la tête secouée d'un tic, les

bras vides qui ont déjà tout donné et les pieds encombrants.

La foule redouble de bruit et de satisfaction. C'est rarissime, historique, un tel succès dans une salle parisienne. Tout de même quand il est sur scène il oublie le bateau et se prend d'une incommensurable admiration pour son travail. Finalement le théâtre... c'est lui.

CHAPITRE 2

L'actrice reste devant les tueurs les jambes écartées, parfaitement indécente. Elle se prend la tête, la penche en avant... et souffre. On l'entend balbutier à l'adresse de Joa : « Ta pièce, va chercher une autre corne. Moi c'est fini. ». Elle se met à pleurer, déchirée, désespérée.

Il donne un gros billet et les clés de sa Porsche au portier pour qu'il aille chercher la stagiaire.

– Joue, supplie-t-il, j'appelle Saint Laurent pour qu'il t'apporte une robe.

– Rien à foutre de tes robes, maintenant je peux me promener le cul nu.

– Je te comprends, tu es sous le choc... mais joue, ça cassera ton immense désarroi. Chacun reprendra sa place, le rideau se lèvera et tu entreras en scène. Le pompier commence à éteindre le feu, après il réfléchit à son origine. Tu connais la suite mieux que moi... Vas-y, on soignera ton honneur après la pièce.

– Imagine-toi, sale con, que cinq noirs t'attrapent, t'écartèlent et te rentrent leur gros machin dans le trou de balle. Déshonoré, du sperme plein les cuisses, tenté par le suicide, couvert de honte... un peigne-cul

te demande de continuer ta merde de pièce ? Un viol c'est un meurtre, on assassine ton honneur. Comment me regarderai-je dans une glace avec ces cinq polichinelles dans le tiroir ? Regarde ces faces de rats, elles sont dans moi, dans mon ventre ! Tu as laissé faire, Joa, tu es un lâche, une merde... et tu vas pavaner sur la scène pour te faire applaudir, salaud ! Tu es encore plus infect qu'eux. Regarde cette ordure de flic, ce connard de pompier, ces techniciens minables, mon partenaire tout nu la bite pendante... Regardez-vous, bande de fumiers, de lèche-culs trouillards, de pétouchards, de bons à rien. Si j'avais un pétard je vous abattrais tous !

– Tu veux que je convoque un médecin ?

– Oui pour toi, pour soigner ta veulerie, ta couardise... ton narcissisme.

Joa est soulagé. Elle n'est pas dans sa peau. Elle est choquée comme si son avion s'était crashé dans la jungle et qu'elle se soit retrouvée seule survivante. Elle ne sait plus où elle est. Elle est dans le coma. Ses réactions sont furieuses mais peu dangereuses. Ils ont cassé le ressort ces infâmes. C'est une autre femme qui est devant nous.

Fille d'un richissime courtier syrien et d'une hongroise mannequin chez Schiaparelli, elle a grandi dans les écoles suisses pour milliardaires où on lui apprend à fumer le H à onze ans, le sexe à douze et les vertus du Grand Soir à treize. Quand elle quitta ces brillants établissements elle savait compter par acquis génétique, un peu lire, se servir de toutes les fonctions du sexe et arracher de l'arbre les fruits gâtés de la bourgeoisie. Immense, une tête racée de Peul aux longs cheveux finement crépus, au teint sombre et aux yeux

verts, elle était belle d'une beauté insoutenable. Et comme elle était astigmatique elle portait des lunettes cerclées d'acier qui donnaient à son élégance naturelle une touche intellectuelle. Il y a quelque chose d'anachronique entre ces violeurs immondes et la transcendance de cette fille exceptionnelle qu'on aurait mieux vue dans les défilés de mode et les raouts de l'Elysée que trousseée sur la scène d'un théâtre. Elle déchiffrait les magazines économiques comme on lit un roman policier et connaissait les cours des valeurs, les placements financiers et la gestion des biens immobiliers comme un trader. Son père qui avait quitté Paris pour se fixer à Los Angeles avec une jeune femme lui avait constitué un parc d'immeubles qu'elle gérait et dont elle plaçait les revenus. Très discrète sur sa colossale fortune, sur les gains outranciers de ses spéculations, elle n'avait qu'un défaut, son train de vie. Elle ne pouvait manger qu'aux tables des Grands Chefs et ne couchait que dans les palaces. Mais il fallait la connaître comme Joa depuis plusieurs années pour seulement le soupçonner. Ce n'était pas de la discrétion, c'était un secret. Elle savait partager les bonnes et les mauvaises fortunes de l'équipe, ce qui lui évitait les achats qui martyrisaient son avarice. Tous ignoraient qu'elle était milliardaire, on la prenait pour une intellectuelle admirablement assimilée à l'époque SYMPA. Pour le sexe elle se servait occasionnellement de l'ingénieur des effluves sans savoir qu'elle le partageait avec l'épouse de Joa. Ce kabyle grand et beau était très demandé..

« L'essentiel est qu'elle reste dans cette torpeur traumatique jusqu'à la fin de la pièce, et après... se fait Joa en se rengorgeant. Après il n'y aura plus de viol ! »

Si elle avait été consciente elle aurait fait venir tout de suite un médecin et un huissier. On aurait prélevé des pipettes de sperme et on aurait interrogé les assassins, les membres de l'équipe, le policier et le pompier, on aurait confié l'affaire au meilleur avocat de Paris et on aurait convoqué la presse. Alors que titubant, hagarde, à moitié nue elle s'en va doucement à sa loge.

« Parfois, pense Joa, tout est réuni pour que ça casse et ça ne casse pas, parfois tout a été révisé pour que ça tienne et ça casse. Ce soir ça ne veut pas casser. Tout peut arriver encore et ça ne cassera pas. La stagiaire je la dirigerai intégralement, je ne lui laisserai aucune initiative. Je mènerai son jeu de pieds au plus simple, et on fera passer des serpents, des volutes, des limaces et des images subliminales. Pourvu que l'autre reste prostrée. »

Le téléphone. Sa femme.

– Le Samu a conduit le petit à l'hôpital, j'ai eu l'interne c'est un début d'angine. Il faut que tu viennes, on ne peut pas le laisser seul. Il est déchaîné, il saute sur les lits, il a trouvé une canne et il tape, personne n'en vient à bout. Moi j'ai un congrès demain à Zurich et je prends le vol de 5 heures 34, ce qui fait que je passerai ma nuit à l'aéroport. Viens tout de suite. Le pauvre chéri !

– Dès que le portier sera de retour je l'enverrai le chercher.

– Pourquoi tu ne viens pas ? C'est pour le petit que je dis ça.

– Non je ne peux pas mais le portier me l'amènera, je le garderai ici jusqu'à la fin de la pièce et je le raccompagnerai à l'hôpital.

- Il ne voudra pas suivre le portier. Vas-y toi.
- Il reconnaîtra ma Porsche.
- Tu ne vas tout de même pas lui faire prendre un froid supplémentaire dans les coulisses d'un théâtre ?
- Il fait vingt trois degrés et il n'y a pas de courants d'air. Il s'amusera avec les techniciens. A quel hôpital dois-je envoyer le portier ?
- Lariboisière. Elle raccroche furieuse. C'est alors que Joa, beaucoup plus préoccupé que par le viol, s'écrit en lui : « Tu vas voir que le pépin c'est le petit qui va te le faire tomber sur la gueule ! ».

L'acteur qui refuse d'obtempérer, le directeur de Fleury Mérogis qui impose cinq voyous dans les coulisses, le viol collectif de l'actrice, l'épouse furibarde et maintenant le petit sur les bras, c'est beaucoup pour un auteur metteur en scène qui régale le Président de la République, mais ça ne suffit pas car à présent il pense aux journalistes : « De quelque bord qu'ils soient, bien-pensants ou mal-pensants, ils se disent tous acquis à la culture. Tous debout à en chanter les mérites, que vont-ils écrire demain dans leurs colonnes ? – Que c'était génial ! Que Frantonton avait côtoyé le sublime. Qu'une fois de plus il avait franchi les limites et que son génie n'avait plus la dimension autorisée. Les laudateurs diront qu'une fois dépassées les limites, on pénétrait dans l'infiniment grand, voire dans le surnaturel... Et les faux-culs de glisser que la suggestion est parfois plus forte que le dit. Qu'en conséquence on en venait à la question : était-il nécessaire de tomber dans le théâtre-réalité... dans l'honni figuratif ? Devait-on consommer l'acte ? Pour l'intrigue et la bonne compréhension devait-on nécessairement copuler sur

la scène ? La copulation était-elle un acte culturel ? Cet acte, pour important et libérateur qu'il soit, cet acte fondamental et nécessaire, cet acte porteur et symbolique doit-il déboucher sur image ?... On dit tout ? – Oui ! On fait tout ? – Oui diront les fanatiques du théâtre-Révolution. Non diront les modérés. Alors établir la démarcation entre les jusqu'aboutistes et les pondérés ?... Il pense aux questions sournaises des fouille-merdes. Il les redoute ces honnêtes, ces vertueux de la vérité vraie qui cogitent sur le trottoir devant une crotte de chien, qui tirent une épingle du revers de leur col et soulèvent la croûte pour humer. Ce chien a mangé des croquettes mais ce parfum de viande ? – Maman-aux-chiens n'a-t-elle pas glissé un petit bifteque parmi les croquettes ? Et sous-entendu des sous-entendus : un bifteque quand les noirs du Lac Victoria mangent des arêtes de perche ? Mais il se rassure, les questions empoisonnées s'effeuillent avec le vent dans un pays où on ne lit plus, ce qu'il redoute c'est la télévision, le présentateur futé avec cette voix des Textes de la Loi qui subodore que l'acte d'alcôve, si beau dans la réalité, n'est pas toujours aussi élégant quand il est le fruit d'un larcin. Il faudra d'urgence alerter le Ministre de la Culture. Ah ! qu'il est difficile de mener le navire !

On entend gratter les souliers, s'éclaircir les gorges, grincer les fauteuils, trotter les ouvreuses avec leurs chocolats glacés et le murmure des conversations finissantes. Tous se sont exprimés, chacun a lâché sa conclusion. Après cet assouplissement des jointures on regagne sa place plein d'appétit pour le deuxième tableau, et le bateau reprend sa course parmi les icebergs.

Quel contraste avec Néfertiti, c'est ainsi qu'on appelle l'actrice violée dans l'équipe ! Autant la première a une telle classe que quoiqu'elle fasse elle est remarquée, autant la stagiaire est falote. Une toute petite jeune fille en jeans sans visage, sans corps avec une dégaine d'adolescent qui n'a pas encore choisi son sexe. Si ce n'étaient deux minuscules chapeaux chinois sous son chandail personne ne saurait si elle est fille ou garçon. Son père a une chaire de sciences appliquées en Sorbonne, sa mère est professeur agrégé de lettres au lycée Louis le Grand et ils habitent un bel appartement rue des Saints Pères. Elle les a plaqués à seize ans pour suivre un rasta dans une minuscule chambre de bonne. Aucun contact avec eux depuis son départ et pas la moindre intention de les retrouver. Coupure totale, coupure définitive avec haine. Elle a pu obtenir un contrat de stage grâce à Joa et grâce au Ministre de la Culture qui a accordé à Joa une dispense ministérielle. En effet, à l'époque SYMPA, pour avoir droit à un stagiaire il fallait être diplômé d'enseignement public, et Joa ne possédait aucun diplôme. Il avait dû arrêter sa scolarité quand ses professeurs voulurent lui faire tripler sa quatrième, niveau qui l'élevait tout de même dans l'équipe au rang du plus lettré.

C'est qu'un contrat de stage pour une durée de trois ans était plus qu'avantageux. Le Gouvernement donnait au maître de stage une soule confortable et payait le stagiaire au RMI sans charges sociales. Autrement dit l'employeur était rémunéré pour utiliser les services d'un ouvrier gratuit, qui lui-même touchait un salaire pour travailler gratuitement.

Le Ministre de la Culture, son ami, ils s'appelaient respectivement « Joa » et « Jaja », l'embrassait sur la

bouche à la russe chaque fois qu'il le rencontrait, ce qui mettait en joie son chef de cabinet et sa secrétaire, mais outre leurs facéties Joa était unanimement reconnu et d'aucuns voyaient en lui l'éminence grise du Ministre. C'est lui qui l'orientait dans ses choix et dessinait le canevas des discours qu'il prononçait, aussi n'avait-il rencontré aucune difficulté pour obtenir la dispense. Premier homme de théâtre de Paris son seul diplôme restait l'amitié de son Ministre.

Malgré son aspect anodin la stagiaire avait dans la vie un but précis : tuer un flic. C'était-là une mission divine qu'elle ne cachait pas. Elle avait acheté aux Brigades Rouges un Smith et Wesson de 7.65 avec une caisse de cartouches et le dimanche elle allait avec son ami tirer dans la forêt de Fontainebleau. Encore maladroite elle n'attrapait l'arbre que rarement, mais si elle s'était fixé un but, elle n'avait pas arrêté de délai pour le réaliser. Cette mâle détermination cadrerait mal avec son personnage mièvre, mais qui aurait dit que Joa, lui-même, avait une mission ? Qui l'aurait soupçonné, lui ce petit homme standard, de préparer la fin finale ? Le cul-de-jatte à tête d'ange, Néfertiti à tête de déesse, la stagiaire à tête de lycéenne et Joa à tête d'employé de bureau rassemblés là dans les coulisses de ce théâtre colossal étaient des personnages aux desseins surprenants et aux motivations effarantes.

Le portier, très satisfait d'avoir conduit la Porsche, était reparti chercher le petit, et Joa songe au point crucial de sa pièce, au sommet à partir d'où tout découlera ; il en arrive au nœud, instant solennel à ne surtout pas rater devant un public aussi averti et dont on perçoit l'impatience. Public intelligent très au fait

du théâtre moderne et particulièrement réceptif. S'il avait jugé le viol comme un sommet, il ignorait qu'il n'était pas dans le texte et ne représentait qu'un accident de parcours.

Maintenant il faut faire passer le message... et avec qui ? – Une stagiaire qui s'appelle Dune. Avec une Néfertiti c'est gagné d'avance. Elle a le physique, la voix, la taille, la respectabilité et la présence. Avec Dune ?

Il la sait acquise à la cause, déterminée et téméraire comme un petit soldat mais il sait aussi qu'elle a une idée fixe et ça l'inquiète. Il sait qu'elle n'a pas de présence et sur scène si vous n'avez pas de présence, on ne vous voit pas, on ne vous entend pas et personne ne reçoit le message. Il faut porter le message à voix gourmande, le faire naître dans l'esprit du spectateur, le graver dans son subconscient en lettres de feu. Une Marlène Dietrich l'aurait enfoncé dans les cerveaux, mais une Dune ?...

Et pour une fois on quitte le non-dit pour le « dit ». Le public ne gambade plus, on l'ensemence. Difficile de lui grimper sur le ventre et de le pénétrer ! Il n'y a pas d'autre moyen. Le « dit » ne se vit pas, ne se joue pas, ne se sous-entend pas... il se « dit ». Dune sera-t-elle capable de le « dire » ?

Lui faire lire sur l'écran ? Pied en bleu pour ne pas affronter le public de face. La mettre de trois quarts pour qu'elle puisse lire. Au fait sait-elle lire ? Il redoute qu'elle ânonne, se trompe et recommence avec un tempo d'écolière ?

On ne roule plus tambour, les chenilles ne labourent plus les pavés, on ne fait plus parler les Orgues de

Staline, on ne frappe plus cymbales, l'acousticien fait chanter Country avec accompagnement de guitare, l'éclairagiste remplace Varsovie par l'aurore, l'ingénieur des effluves envoie de l'essence de lavande sur un nuage rose et le synthétiseur éparpille des lapins joyeux. Reste seul le chien songeur. Le public est aux anges, il commence à trépigner ; on sent une salle très chaude. Joa est sur des charbons ardents.

Le texte annonce « Indiens d'Amérique » et Dune de déclamer d'une voix à peine audible le massacre des Cherokees par nos écossais, nos irlandais, nos allemands et autres gens de chez nous. La voilà qui accuse et prend à partie l'auditoire comme si chacun d'entre eux comptait un ancêtre parti là-bas massacrer les Cherokees. Voilà encore cet innocent public roulé dans l'opprobre, l'infortuné Président de la République qui n'en peut mais désigné du doigt. Il ne s'agit rien moins que de préparer la salle à se faire asséner le message.

Joa ne voulait pas taper si haut et si fort sans en avoir débattu avec son ami Jaja le Ministre de la Culture, aussi ce dernier l'invita à déjeuner au restaurant du Ministère. L'immense salle blanche était meublée de tables de quatre assorties d'une balance de salle de bains et de quatre petits claviers avec plage de lecture, si fait qu'avant de s'asseoir le convive se pesait et voyait son poids apparaître sur l'écran. Pendant la durée du repas il pouvait se reposer et voir s'il était resté stationnaire ou s'il avait profité pour gérer son bilan de calories. S'il choisissait la saladette de cœurs de mâche aux arômes de romarin et aux pulpes de raisins pelés et épépinés pochés au vinaigre de miel du Caucase, l'ordinateur

lui annonçait le nombre de calories. Un téléphone à chaque table permettait le contact permanent et silencieux avec tous les points de la planète sans indisposer ses voisins car la sonnerie était remplacée par un voyant lumineux.

Cette salle à manger étincelante était le cadeau tout neuf de la République à ses grands, moyens et petits commis de la culture. Une vaste hotte blanche aspire bruit permettait aux deux cents personnes de manger ensemble dans le murmure ronronnant des conversations et la langue utilisée était l'anglais, non parce qu'elle était plus belle que le français, mais seulement parce qu'elle était véhiculaire et permettait de s'exprimer partout sur le globe. L'idée de cet antre de la haute technologie, où l'on pouvait continuer en se sustentant à penser, agir, prévoir, organiser, profiter était de Jaja qui en avait obtenu les crédits immédiatement parce qu'à l'époque SYMPA c'était la culture qui tirait l'Etat.

La cuisine que l'on venait visiter de tous les Ministères du monde couvrait trois mille mètres carrés et défiait ce qui se faisait en matière d'outillage culinaire. Chaque plaque chauffante était reliée à l'ordinateur du cuisinier, car s'il n'y avait qu'un chef il y avait cinquante marmitons. Des goulottes alimentaient les casseroles de sorte que s'il fallait pour une recette neuf graines de cardamome, quatre grammes de sel de céleri, six cuillères à soupe de farine de blé dur, la valeur d'un quart de citron et neuf clous de girofle, il suffisait de les cliquer et les goulottes les acheminaient à la casserole. Le temps de cuisson prévu dans la recette était intégralement et automatiquement géré par la machine. Le cuisinier

n'était qu'un employé aux écrans sous les ordres du chef qui inventait les recettes et les programmait sur disquette.

Aucune odeur, aucun parfum, aucune vapeur ne s'échappaient des casseroles, les hottes aspirantes s'emparaient de tout tout de suite. Les fourneaux étaient aseptisés, les récipients désinfectés et les linges stérilisés. D'ailleurs le visiteur devait porter un masque pour ne pas souffler ses microbes sur les plats en préparation.

Le Ministre portait un blouson blanc qu'il était allé le matin-même à Créteil faire taguer. Les Renseignements Généraux lui avaient fourni les coordonnées d'une équipe de bons tagueurs, et précédé de quatre motocyclistes de la Gendarmerie Mobile et de huit Gardes du Corps de la Cellule de l'Elysée il s'était rendu dans la cave fourre-vélos d'un immeuble-sucre de la brûlante banlieue-immigration. Après des péripéties chevelues, un tagueur, contre gratifications sonnantes et généreuse quantité de cannabis, accepta de procéder à l'opération, et c'est encore remué par cette expérience enivrante qu'il fit une entrée triomphale au restaurant du Ministère alors que tout le monde était à table.

Le motif coloré s'articulait harmonieusement autour d'une spirale torsadée qui s'épanouissait dans une pyramide. Les interjections « klak » et « klug » en écriture germanique explosaient au bas d'une vasque. A côté des slogans qui ornaient les tee-shirts de l'époque « SYMPA », ce tag rompa la monotonie et l'ordre américain des « coca cola », « university of Harvard », « make love not war ». Il passa de tables en tables avec un sourire et un mot en anglais pour

chacun. Il s'arrêta devant une délégation suédoise de quatre hommes blonds qui venaient réclamer l'uniformisation des lois européenne sur l'homosexualité. Outre la reconnaissance généralisée du mariage ils demandaient pour eux les primes de grossesse allouées aux mères porteuses de leurs futurs enfants ; ils voulaient l'assistance des mères au foyer, évidemment les Allocations Familiales, l'attribution de logements sociaux pour familles nombreuses, les congés parentaux et tout ce qui profitait aux femmes. De plus ils désiraient le droit à la publicité pour déclancher les vocations chez les indécis et un temps de parole sur les antennes aussi important que celui octroyé à la Shoah. Jaja leur fit servir un thé de jasmin au gingembre et à la mauve.

Puis il se dirigea à la table de Joa et lui fit à la grande joie des mangeurs le baiser à la russe. La délégation suédoise en fut secouée. Il avait un flair de chien pour repérer son ami au milieu d'un parterre de célébrités, ce qui emplissait Joa d'une très belle admiration de lui. Ah ! si seulement son épouse pouvait le voir dans ces moments exceptionnels. Certes, elle savait qu'il fréquentait l'Elysée, qu'il était le protégé du Président de la République, et que par le truchement de son ami le Ministre c'était lui, rien que lui qui traçait les grandes orientations de la Culture. Non ! Elle ne le verrait jamais tant elle prenait au sérieux son rôle de femme d'affaires et tant elle minuitait son emploi du temps pour ne lui consacrer que quelques minutes par jour. Femme de téléphone, femme de rendez-vous, femme de missions, négociations, contrats, conférences, séminaires... elle n'arrêtait pas de vibrionner. Femme de rapidité toujours plus rapide que ferait-elle avec un mari dans

son sillage ?... Et lui, s'il parvenait à la surprendre un matin dans son bain et à voir ses deux petits seins pointus, il partait transporté pour le restant du jour. Alors que là au cœur du faisceau d'admiration des deux cents mangeurs il se tapissait de gloire, d'une gloire qui finalement ne lui servait à rien.

– Quel bon vent t'amène, lui demanda Jaja qui dans le même temps appelait le chef ? Et sans le moindre intérêt pour la réponse de Joa il se répandait d'éloges sur ce maître des cuisines. « Un génie, enchaînait-il ! Une petite maîtrise de chimie et un puits de science en botanique ! C'est lui qui a introduit dans notre cuisine le pourpier, l'hibiscus, la figue de barbarie, le pistil de bleuet, l'ombelle et l'étamine de colchique. Il joue des aromes comme Yehudi Menuhin de son archet. Sa cuisine marie la science de la musique au velouté des sensations ! »

Le chef pris dans un tablier blanc sous sa toque élongatrice mesure deux mètres et se baisse pour embrasser Jaja. Il leur conseille : un flan de courgettes aux senteurs de géranium sur son canapé de fleurs d'origan à l'arome capturé nappé d'un coulis aigredoux de muscari. Une noix de pétoncle en sorbet flanquée d'une pommade aux graines d'asperge et d'une kyrielle de petits légumes accommodés à l'essence de coriandre. Trois billes de melon de Guinée ensorcelées dans une pâte d'igname aux effluves apprivoisées de mélisse. Total de calories : la moitié d'une. Et comme boisson un jus de carottes en dégradés de salsifis et de poussière de céleri diurétique et énergétique.

– Moi, dit Jaja en français par amitié pour Joa qui n'entendait pas la langue de Shakespeare, j'aime ces repas qui ne remplissent votre estomac que d'aromes,